

lange la trouva pleurant à chaudes larmes.

— Pourquoi pleures-tu ? lui dit la marquise. Parce que nous ne le verrons pas tous les jours. Mais il n'est pas bien loin de nous et il aura souvent des jours de congé et de vacance. La séparation ne sera réelle qu'au mois de mai, quand nous quitterons Paris pour aller à Coulange. Mais les grandes vacances arriveront et pendant deux mois nous l'aurons entièrement à nous. Allons, console-toi, c'est pour ton cœur une bien petite épreuve à côté des autres.

Gabrielle laissa échapper un soupir.

— C'est vrai, répondit-elle, je dois être forte et ne plus avoir de ces défaillances. Et elle essuya ses yeux.

A partir de ce moment Gabrielle eut un redoublement de tendresse pour Maximilienne, et l'institutrice se voua plus complètement encore à l'éducation de son élève.

Les deux mères continuaient à vivre l'une près de l'autre dans une tranquillité aussi parfaite que possible.

Cette tranquillité fut troublée tout à coup par une lettre que reçut le marquis.

On était au mois d'août. Le jeune lycéen, qui avait obtenu cinq premiers prix, était en vacances depuis huit jours.

— Ma chère Mathilde, dit un matin le marquis à sa femme, mon ami le comte de Sisterne vient de m'écrire.

— Ah ! où est-il en ce moment ?

— A Paris.

La marquise tressaillit et eut de la peine à cacher son trouble.

— Ah ! il est à Paris ! fit-elle.

— Oui, et il m'annonce que, pour tenir la promesse qu'il nous a faite il y a des années, il va venir passer quinze jours à Coulange.

La marquise eut besoin de toutes ses forces pour contenir son émotion.

— Eh bien, mon ami, dit-elle, le comte de Sisterne sera le bien-venu.

— Je vais lui écrire pour lui dire que nous l'attendons et pour lui adresser nos vives félicitations ; car, — je suis heureux de te l'apprendre, — il vient d'être promu au grade de contre-amiral.

— Oui, oui, dit la marquise préoccupée je joins mes félicitations aux tiennes.

Elle pensait au grand danger qui la

menaçait et cherchait dans sa tête la possibilité de le conjurer.

Depuis sept ans, le comte Sisterne n'avait vu que deux fois le marquis et la marquise. C'était à Paris, il ne faisait que passer, et il ne leur avait donné chaque fois que quelques heures. Gabrielle avait pu éviter facilement de se trouver en sa présence.

Mais il allait venir à Coulange, et son séjour au château serait de deux semaines. Il était impossible que Gabrielle pût se tenir cachée pendant ces quinze jours sans faire naître dans l'esprit du marquis des soupçons étranges, lesquels pouvaient amener de terribles complications. Mais ces complications redoutables allaient naître également aussitôt que le comte de Sisterne aurait reconnu Gabrielle Liénard dans Mme Louise, l'institutrice de Maximilienne.

D'une manière ou de l'autre le péril était extrême.

— Que faire ? se demandait la marquise épouvantée.

Soudain, l'idée lui vint d'éloigner Gabrielle.

— A propos, dit-elle au marquis, j'ai oublié de te dire hier que Mme Louise m'a demandé un congé.

— Un congé, pourquoi ? demanda M. de Coulange.

— Elle désire aller passer quelques jours près de son amie, Mme Morlot. C'est un plaisir que je n'ai pu lui refuser. C'est la première fois qu'elle quittera Maximilienne depuis qu'elle a été confiée à ses soins.

— C'est vrai, dit le marquis. Quel jour a-t-elle l'intention de partir ?

— Demain.

— Quand reviendra-t-elle ?

— Dans quinze jours ou trois semaines. Je n'ai pas le droit d'être exigeante avec Mme Louise.

Resté seul, le marquis devint rêveur.

Il se rappelait les confidences que le comte de Sisterne lui avait faites le jour où, ayant rencontré Mme Louise sur le chemin au bord de la Marne, il avait cru reconnaître et retrouver une jeune fille qu'il avait aimée, épousée en secret, puis perdue sans retour au point de la croire morte, mais dont il gardait dans son cœur le souvenir ineffaçable. Il avait